

Charles Juliet

Dans la lumière des saisons



P.O.L

Extrait de la publication

Dans la lumière
des saisons

Charles Juliet

DANS LA LUMIÈRE DES SAISONS

Lettres à une amie lointaine

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1991
ISBN : 2-86744-212-5

30 octobre

Amie chère,

Il est une heure du matin. Je suis dans mon grenier, entouré de mes livres et des toiles que des peintres amis m'ont offertes. Nuit, profond silence, sommeil des hommes et de la nature. Il me vient le désir de m'entretenir un moment avec vous, bien que je n'aie pas l'impression d'avoir quoi que ce soit à vous dire.

Depuis quatre heures que je suis à cette table, je n'ai ni lu ni écrit. Enfoui dans un état d'ineffable bien-être, les yeux le plus souvent clos, j'ai erré en moi, soumis aux intermittences du murmure. Bien des choses auraient dû être notées, mais prendre mon stylo semblait au-dessus de mes forces.

J'étais dans une telle passivité que je ne pouvais déplacer ma main, et je savais d'expérience que le moindre mouvement aurait tout détruit. Aussi ai-je veillé à n'esquisser aucun geste, de crainte d'être arraché à ce dont je jouissais, et qui était si fragile, si précieux, si intense.

Dans l'état où je suis, la vie calmement ruisselle, m'inonde, m'emplit de confiance, de ferveur, accroît mon amour des êtres et ma foi en la vie. La culpabilité, les impatiences, les tourments, les peurs ont disparu, et je ne suis plus que ce flux, cette paisible et inépuisable coulée qui me convainc que la vie est bonne, simple, formidablement riche. Coupé du temps, je n'ai pas conscience que les heures continuent de s'écouler, et quand j'émerge de cet état, revenir au quotidien n'est plus une épreuve. Auparavant, vous l'avez compris, c'en était une, et je la redoutais. Mais maintenant, le passage se fait sans à-coup. L'existence reprend normalement son cours, et tout devient soudain plus facile, plus attrayant, tout se charge d'un nouveau sens.

J'ai passé ma journée à marcher sur les collines. Des écharpes de brume traînaient dans la plaine, mais sur les hauteurs, une lumière dorée exaltait les

ocres, les bruns, les rouges des vignes et des arbres qui brûlaient dans l'air immobile.

Si vous saviez combien j'aime l'automne, combien je me sens accordé à cette saison. Les ardeurs de l'été ont pris fin, et avec elles, les tensions, parfois le mal-être qu'elles entraînent. Une douceur est là, présente dans l'air, les lumières, les ciels qui pâlisent. En elle se profile la menace du déclin, et c'est peut-être cette menace qui donne tant de prix à la splendeur de ces journées où la vie jette ses derniers feux.

Saison des fruits, des récoltes, de la surabondance. Maturité. J'ai toujours associé cette saison à ce que représente pour moi la femme, la mère, à ce qui opère en la majorité d'entre vous et dont l'homme est si loin.

De cet automne je passe à celui de l'existence humaine. Pour nous aussi au long des années, se succèdent des nuits de gel, des vents dévastateurs, d'implacables journées de canicule, des orages, des sécheresses, des pluies torrentielles, et c'est tout cela qui finit par produire la richesse d'une vie, la beauté d'un visage. (Un visage n'est jamais si beau, si émouvant, qu'à son automne.) Sachons donc tout recevoir d'un cœur égal et conduire nos vies vers

cette plénitude du fruit qui s'est fortifié de tout ce qui lui fut contraire.

J'ai quitté les vignes, et grimpant sur les plus hautes collines, me suis enfoncé dans les bois. La voûte brune des frondaisons laissait filtrer une lumière rousse, chaude, qui répondait assez bien à celle qui régnait en moi. J'ai marché pendant une ou deux heures, goûtant le silence, humant l'air humide où flottait une odeur de champignons, observant les effets des rayons du soleil sur les troncs et les feuilles. Marcher dans cette lumière était un pur enchantement.

Cet enchantement n'a pas duré. Chaque fois que je suis en communion avec la nature, vient un moment où je redécouvre combien elle nous est étrangère, et la pensée que nos préoccupations, nos ennuis, nos angoisses, notre inguérissable misère, ne trouvent en elle aucun écho, me peine, me donne le sentiment d'être rejeté, éteint sur-le-champ les plaisirs dont elle me comble.

Si ces jours, comme moi, vous avez parcouru les journaux, vous avez dû apprendre qu'un peu partout dans le monde des forces mauvaises se déchaînent. Dans de nombreux pays, sur presque

tous les continents, ce ne sont que crises, tyrannies, convulsions, famines, guerres, horreurs de toutes sortes. Depuis le fond des temps, l'histoire n'en finit pas de se répéter. Mais la rapacité, le besoin de puissance et de domination, les violences qu'ils suscitent, quand prendront-ils fin ? Jamais l'avenir non pas d'un pays, ni même d'un continent, mais bel et bien de la planète, n'a été aussi sombre. Du racisme à l'intolérance religieuse, du gangstérisme économique à la folie d'un tyran, des rivalités tribales aux nationalismes exacerbés, c'est toujours ce même besoin de soumettre l'autre, de le déposséder, l'humilier, l'écraser. Parfois, je suis accablé, et mon espoir vacille de voir un jour notre triste humanité non pas s'employer à soigner les maux que depuis des millénaires elle ne cesse de sécréter, mais vaincre enfin ses effroyables démons, se réconcilier avec elle-même, vivre en paix, vivre en paix, mettre au service du bien commun les inépuisables énergies qu'elle consacre à multiplier les destructions, répandre la misère et le malheur, faire sauvagement couler le sang.

Il y a un mois, c'était mon anniversaire, et cette époque de ma vie semble marquer pour moi le commencement d'une nouvelle étape. Jusqu'alors, je

me réjouissais de vieillir, de voir s'estomper mon enfance et ma jeunesse, d'aller à la rencontre de cette maturité dont je souhaitais la venue depuis si longtemps. Mais aujourd'hui, il me paraît que bien des choses ont changé. J'en ai pris conscience en constatant que mon rapport à la lecture et aux livres n'est plus ce qu'il était.

Avec l'écriture, la grande passion de ma vie a été, est encore la lecture. Chez moi, dans les cafés, les autobus, voire dans la rue, ou lors d'une insomnie, dès que je le pouvais, je me plongeais dans un livre. J'ai parfois passé des semaines entières à ne faire que lire, à m'engloutir dans une œuvre, à ne pas la lâcher sans l'avoir absorbée en sa totalité. Cette passion des livres et de la lecture s'est d'ailleurs fréquemment trouvée en conflit avec mon travail, et c'est elle encore qui ne m'a pas laissé le loisir d'écouter de la musique plus souvent. Au moindre instant libre, l'urgence était impérieuse. Il me fallait me saisir d'un livre, et en hâte, parcourir quelques pages. En hâte mais non sans grande attention.

Recueil de poèmes, essai, roman, ouvrage de philosophie, mémoires, autobiographie, correspondance, textes mystiques..., je dévorais tout avec la même avidité.

Certains livres m'ont causé de vives et durables

émotions, d'autres m'ont profondément bouleversé. A tel point qu'il m'est arrivé parfois, au sortir d'une lecture, de me retrouver comme drogué. La réalité ambiante me paraissait lointaine, j'avais le plus grand mal à reprendre pied dans mon existence, et tout ce qui survenait dans ma vie intérieure portait l'empreinte de ce que le livre lu avait déposé dans mes recès. Je vivais sous influence, écartelé entre le quotidien et ce qui avait pris possession de moi. Aussi ces journées ne m'ont-elles laissé que le souvenir d'un constant malaise. Au fil des heures, des jours, ce dont je recevais tant de vie s'effiloçait, se diluait, me laissait face à une réalité maussade, aux prises avec un moi-même auquel il m'était pénible de revenir.

J'ai donc lu des centaines de livres, mais mes lectures n'avaient rien de systématique. J'allais vers tel ou tel ouvrage au gré de mes humeurs et des attirances, guidé le plus souvent par la seule recherche de ce qui ferait tressaillir cette région où je suis en attente d'une vie plus haute et plus intense. Voilà pourquoi sans doute nombre d'œuvres importantes me demeurent inconnues.

Ces centaines de volumes, dont j'ai voulu si ardemment m'incorporer la substance, m'ont-ils

vraiment enrichi ? Il est difficile de le savoir. Parfois, j'inclinerais à répondre par la négative. Pour la bonne raison que les quelques idées qui régissent ce que je pense, je les ai découvertes en moi dès que j'ai accédé à la vie de la conscience.

Je crois que mon besoin de lire était alimenté par mes doutes et interrogations, par mon manque de confiance en moi, par mon appétit de savoir, par mon désir d'apprendre à écrire, d'entrer en possession de mon métier d'écrivain. Mais le plus souvent, je manquais de regard critique. J'étais dans un état de trop grande humilité et crédulité, et cela n'était pas une bonne chose.

Je ne me relis pas, et je ne sais si je suis parvenu à dégager pour vous les raisons qui me rendent la lecture moins nécessaire. En tout cas, le fait est là : j'entends rompre avec cette attitude intérieure d'où procédait cet insatiable besoin de lire. De cela, je ne peux que me réjouir. Lisant moins, je serai moins encombré et je disposerai de plus de temps pour écrire.

Il n'empêche que je suis étonné de ne pas vivre comme une petite tragédie le fléchissement de cette passion qui a tenu une telle place dans ma vie. Et je m'étonne bien davantage de n'être pas accablé par

Quatre saisons. Quatre lettres adressées à l'amie lointaine.

Jour de printemps. Il marche dans les vignes, les bois, alors qu'un poème se compose dans sa tête. Ce texte parle de l'avidité de vivre. De l'attente. L'attente de ce qu'aucun mot ne saurait nommer.

Nuit d'un été torride. Naguère, un enfant s'était enfoncé dans la forêt à la recherche de trois hêtres immenses. Il ne les avait pas trouvés, mais il avait vécu quelques minutes inoubliables près d'une source. Autre parcours : celui de l'aventure intérieure, avec ses aléas, ses angoisses, ses découvertes, et instamment espérée, ardemment attendue, cette seconde naissance qui permet enfin de consentir à la vie.

Journée d'automne et de balade sur les collines dans la douce et déclinante lumière de la saison préférée. Elle fait songer à un autre automne. Celui d'une existence. Celui qu'éclaire et enrichit la plénitude de la maturité.

Après-midi d'hiver. La neige. Les oiseaux. Le profond silence. Une totale passivité. Le plus enfoui affleure et la main note.

Des instants d'abandon, de lentes dérives. Une parole nue. Celle qui secrète le murmure de l'intime.



8,50 €

921277-6

ISBN : 2-86744-212-5

02-2005



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS